

De Sidi Bouzid à Bab-el-Oued

Contre le règne de l'État, du pouvoir et du fric

Depuis le début de l'année, au Maghreb, la misère gagne du terrain. Le prix des denrées alimentaires de première nécessité flambe, il y a de moins en moins de travail, réduisant encore plus le pitoyable spectre des moyens de survie de tout un chacun. On nous ressort le bon vieux coup de « la crise », nous faisant croire que misère et révolte sont des phénomènes nouveaux qu'elle seule produit, alors qu'ils sont aussi vieux que l'argent et l'autorité. Il a suffi de quelques étincelles en Tunisie pour mettre le feu aux poudres d'une situation déjà explosive, jusqu'en Algérie.

Flics attaqués, bâtiments administratifs, lycées, douanes, entrepôts de marchandises, commissariats, concessionnaires automobiles, banques et commerces pris pour cible, barrages de route coordonnés. Contrairement à ce que le pouvoir et les journaux racontent, ces émeutes ne se limitent pas à quelques catégories imaginaires (« jeunes », « diplômés », « chômeurs », « extrémistes ») mais s'expriment de façon diffuse, et leurs cibles sont claires.

En face, la réponse de l'État est tout aussi claire : en Tunisie, les flics répondent aux pavés par des tirs de sniper, faisant des dizaines de morts. En Algérie aussi, arrestations par milliers, torture, détentions et meurtres, tandis que les premières condamnations tombent et tomberont encore. Comme toujours, comme partout, la guerre sociale fait rage, appelant chacun à choisir son camp.

Déjà les charognards démocrates ou religieux s'empressent de récupérer ces révoltes à des fins politiques, réclamant des réformes ou un changement de régime, pour détourner cette colère qui s'exprime de fait contre toute forme de régime ou de pouvoir. Ils préparent déjà *l'après*, voulant remplacer le contrôle de la dictature par un contrôle démocratique ; en d'autres termes, aménager la domination pour la rendre acceptable.

Nous qui vivons en démocratie, nous pouvons affirmer que même si au quotidien, les conditions de vie y sont moins dures qu'en dictature, les *libertés démocratiques* ne nous ont jamais rendus libres. La liberté que nous désirons, elle, est totale et inconditionnelle. C'est pourquoi ce fond de l'air insurrectionnel, comme en Grèce depuis décembre 2008, ou en novembre 2005 en France, nous réchauffe le cœur.

C'est pourquoi nous voulons souffler sur les braises, et propager cette révolte

Ici, partout, maintenant, tout le temps.

Il faut bien que la révolution monte des bouges, puisque d'en haut ne viennent que les balles et les coups.

ATabula ARasa

De Sidi Bouzid à Bab-el-Oued
Contre le règne de l'État, du pouvoir et du fric

Tract trouvé à Paris en janvier 2011

tabularasa.anarhija.net